

# Des leçons universelles,

D. Vidal

Les génocides dans l'Histoire, MDV n°76, 2004, pp 64-65

Un à un, les survivants du génocide nazi disparaissent. La certitude que, d'ici vingt ans, plus un contemporain ne pourra témoigner de la « catastrophe » — en hébreu : *shoah* — explique l'angoisse entourant désormais cette question : comment en préserver la mémoire ? Beaucoup y travaillent, et depuis longtemps. Pensons au film *Shoah* de Claude Lanzmann, (...) au travail irremplaçable réalisé par la Fondation Auschwitz, le cinéaste Steven Spielberg ou encore l'université Yale, en enregistrant des interviews de dizaines de milliers de rescapés des camps d'extermination. Mais le « quoi » pose plus de problèmes que le « comment » : il importe de réfléchir au contenu de ce qu'il est convenu d'appeler le « travail de mémoire ».

Principales victimes du génocide nazi, les juifs en ont naturellement cultivé leur propre mémoire, dont il serait indécent de nier la légitimité. C'est leur droit — et même leur devoir — de veiller à ce que ne soit pas oubliée cette apogée des persécutions qui marquèrent leur histoire.

(...) Apparemment opposées, deux tentations aboutissent en réalité au même résultat : rabaisser le génocide au rang d'argument de propagande, c'est le priver de son pouvoir de prescription sur l'avenir (...), c'est le banaliser. Mais on aboutit au même résultat lorsqu'on érige la Shoah en une religion à laquelle l'identité juive se réduirait, bref si on la sacrifie. (...) Quand bien même elle parviendrait à déjouer les dangers qui la menacent, la mémoire juive de la Shoah ne saurait, en tout état de cause, garantir à elle seule la pérennité d'un souvenir universel. Au contraire : le risque est grand que, demain ou après-demain, seuls des juifs se remémorent un drame tombé dans les oubliettes de l'histoire. Double tragédie : pour les victimes, dont nul autre ne se souviendrait du martyre ; et pour toute l'humanité, que ce martyre met en garde contre ce dont elle est capable. L'Holocauste s'inscrira vraiment dans la longue durée quand le plus grand nombre s'en appropriera les leçons.

On oppose souvent l'« unicité » du génocide nazi à son « universalité ». Mais pourquoi le « travail de mémoire » ne combinerait-il pas, comme la recherche historique, l'une et l'autre caractéristiques ? On ne saurait nier que la Shoah est un génocide sans équivalent dans l'histoire (...) Pour autant, on ne saurait nier que ce paradigme de tous les génocides s'inscrit dans une longue chaîne. Quand bien même on entendrait affirmer le caractère incomparable de la Shoah, il faudrait, pour ce faire, l'avoir... comparée aux autres génocides ! (...) Les autres grands massacres de l'histoire — des Indiens d'Amérique du Nord et du Sud aux Tutsis, en passant par les Arméniens, les Algériens, les Ukrainiens et les Khmers, sans oublier les grandes famines coloniales — forment un cortège de tragédies qui, par-delà leurs spécificités, ont beaucoup de points communs. Tenter de comprendre comment ils ont pu se produire, c'est aussi aider à barrer la route à de nouveaux massacres.

(...) Selon l'historien britannique Ian Kershaw : « *Si nous entendons tirer une “leçon” de l’Holocauste, il me paraît indispensable d’admettre — tout en reconnaissant son caractère unique dans l’Histoire, au sens où il n’a pas de précédent — que notre monde ne s’est pas mis définitivement à l’abri d’atrocités similaires impliquant d’autres peuples que les Allemands et les juifs... Il ne s’agit plus de vouloir “expliquer” l’Holocauste par l’histoire juive seule ou encore par les relations entre Juifs et Allemands, mais d’essayer de comprendre la pathologie des États modernes, de s’interroger sur la “civilisation”, cette mince couche de vernis dont sont recouvertes les sociétés industrielles avancées.* »

Dans son livre sur les *Hommes ordinaires* responsables de la mort de 38 000 juifs du district de Lublin et de la déportation de 45 000 autres à Treblinka, l'historien américain Christopher Browning conclut : « *Plus d’une société est prisonnière de traditions racistes, et se complaît dans la mentalité d’assiégé qu’engendre la guerre ou la menace de la guerre. Partout, la société conditionne ses membres à respecter l’autorité et à lui obéir (...). Partout, les gens souhaitent faire carrière. Dans toute société moderne, la complexité de la vie, la bureaucratisation et la spécialisation qui en résultent atténuent le sens de la responsabilité personnelle de ceux qui sont chargés de mettre en œuvre la politique des gouvernements. Au sein de tout collectif, le groupe des pairs exerce de formidables pressions sur l’individu, et lui impose des normes éthiques. Alors, si les hommes du 101e bataillon de réserve de la police ont pu devenir des tueurs, quel groupe humain ne le pourrait pas ?* »

Nous voici peut-être au cœur des enseignements qu'il convient de tirer du génocide : si on l'y pousse, l'être humain est capable du pire. Or non seulement le IIIe Reich a assuré les criminels nazis de l'impunité, mais il a embrigadé des millions d'hommes et de femmes pour les transformer en monstres, auxquels il a fourni les moyens d'accomplir leurs forfaits contre des ennemis préalablement déshumanisés. Instruments privilégiés du régime, la propagande et la discipline les ont préparés à réagir aux impasses de l'occupation nazie de l'Europe par une fuite en avant dans le crime. (...)

Dominique Vidal

Journaliste et historien, dirige avec Bertrand Badie la publication annuelle *L'État du monde*, La Découverte, Paris.